JEAN-LOUIS FOURNEL

DE L'ACQUISITION PAR LE CRIME :
LE TEMPS DES CRUAUTÉS

(LECTURE DU CHAPITRE VIII DU *PRINCE* DE MACHIAVEL)¹

Dans sa célèbre lettre du 10 décembre 1513² à Francesco Vettori, Machiavel fixait le programme de son opuscule *De principatibus* ("Sur les principats") en se proposant de traiter "ce qu'est un principat, de quelles espèces ils sont, comment ils s'acquièrent, comment ils se maintiennent, pourquoi ils se perdent". Le programme est clair et précis, il semble répondre à une progression logique inexorable, traçant les grandes lignes du plan du traité dans un passage d'une définition statique des espèces à une mise en situation historique des formes correspondantes, avec comme pierre de touche vitale l'existence même, la survie du nouveau régime politique. Au terme des sept premiers chapitres, l'auteur semblait avoir conclu le développement ramifié organisé autour de structures strictement dilemmiques mises en place dans les chapitres I et II; on pouvait croire qu'il avait ainsi rempli le contrat d'écriture passé avec lui-même et avec le lecteur. Le déploiement de ses propositions culminait même dans la mise en place de l'icône d'un prince modèle au chapitre VII avec le portrait de Cesar Borgia, sur lequel, à juste titre, la critique machiavélienne a déversé des flots d'encre en faisant de ce modèle un des noeuds de l'interprétation du *Prince*.

De ce fait, l'enchaînement des chapitres suivants pourrait à première vue souffrir d'une retombée de la tension théorique et d'un manque de fil conducteur par rapport à ceux qui précèdent. L'auteur a traité comment on acquiert un principat par la vertu ou la fortune et de quel type d'armes on a besoin pour ce faire. La question des "scélératesses", des cruautés, des crimes, n'a jamais été évoquée jusqu'alors comme un problème discriminant : il le devient par auto-engendrement du texte à partir de ce qui a été énoncé implicitement dans le chapitre VII sur l'articulation de la *virtù* et de la cruauté³ mais aussi à partir de la confrontation entre cette dernière notation et les deux problèmes introduits dans le chapitre VI : l'interrogation méthodologique sur l'*exemplum* et le constat historique du rôle de la puissance, ou de la force, dans l'histoire.

C'est bien d'ailleurs de cette dernière question que naît — pour la première fois dans le *Prince* de façon suivie et cohérente — le problème essentiel qui est posé dans le chapitre VIII et qui a tant fait pour les réductions théoriques et les condamnations historiques — rapides et idéologiques — de la pensée machiavélienne: la place du bien et du mal en politique, le statut des scélératesses et de la cruauté dans la prise du pouvoir et la fondation d'un régime ou d'un État. Bref, ce que l'on a cru trop souvent qualifier rapidement d'émergence d'une dissociation entre la politique et la morale ou d'expulsion de toute posture éthique de la réflexion sur le pouvoir d'État.

A partir de l'analyse de la place et de l'engendrement de ce chapitre, dans et par l'ouvrage, puis des échos qu'il suscite lui-même, notamment dans les chapitres XVII (surtout), XVIII et XIX, je tenterai donc, dans un premier temps, de montrer quelle est la place — dans ce chapitre et dans l'œuvre — des scélératesses et cruautés (non sans inclure dans l'analyse les traces de l'ironie, des ébauches de restriction mentale, implicites ou explicites — fondées sur la *daxa*). Dans un second temps, il s'agira de mettre en évidence l'appel machiavélien à bien considérer les *usages, temps et ordres* de la cruauté et de l'exercice de ce qui est communément qualifié de "mal"⁴.

Le chapitre VIII présente pour nous l'intérêt de mettre en évidence une des caractéristiques de l'écriture du *Prince*, sur laquelle nous sommes revenus avec Jean-Claude Zancarini en d'autres lieux⁵. La structure de l'énonciation dans le *Prince* est bien loin de s'offrir au lecteur comme celle d'un traité de philosophie politique classique, déroulant selon un programme attendu, et annoncé initialement au lecteur, une argumentation progressive exposant tous les attendus de la question posée, dans tous ses tenants et aboutissants. Il existe une dynamique propre interne au texte (dont on peut d'ailleurs postuler ainsi qu'il fut écrit rapidement et d'un trait). Le texte se déploierait, dans cette perspective, selon une logique non linéaire, faite aussi de digressions, d'allées et venues et d'approfondissements successifs qui ne s'insèrent pas toujours dans un plan initial rigoureusement établi mais semblent relever plutôt d'un dialogisme interne où les questionnements introduits naissent des questions que se posent l'auteur à lui-même au fil de son argumentation et des apparentes contradictions, aberrations ou apories qui surgissent au détour des exemples développés. De ce fait, il existe dans le *Prince* des *blocs* qui ne sont pas autonomes, bien sûr, mais qui restent distincts, la cohérence de l'argumentation étant limitée aux frontières de chacune de ses sous-parties.

C'est pourquoi j'ai évoqué précédemment l'idée d'un auto-engendrement du chapitre VIII par le chapitre VII et le chapitre VI. De fait, dans

le célèbre chapitre sur César Borgia, Machiavel ne pose pas tant le problème de la prise de pouvoir “par les armes d'autrui et la fortune”⁶ (ce que semblait annoncer le titre), mais plutôt celui de la nature de l'équilibre et des jeux de détermination entre la *virtù*, la fortune et les armes, le tout dans le cadre historique des “nécessités” (la *necessità*). De même, le chapitre VI avait déjà souligné, à la fois l'importance de l'exemple dans le raisonnement et celui de l'usage d'une force autonome par les fondateurs d'un nouveau régime. Le chapitre VIII va ainsi présenter deux exemples, l'un ancien et l'autre moderne, selon une logique apparemment plutarquienne de “vies parallèles”, mais deux exemples qui s'avèrent en fait partiellement irrecevables pour Machiavel. Les deux cas de figure servent donc, d'une part, à illustrer —*a contrario*— la spécificité positive et la complétude majeure du modèle de Borgia et, de l'autre, à établir les distinctions de rigueur entre les différents types de cruauté. De fait, Oliverotto da Fermo disparaît de la galerie des exemples machiavéliens au-delà de ce chapitre⁷. Et, si Agathocle est de nouveau exemplaire dans les *Discours*, c'est de façon plus secondaire, comme modèle de trompeur⁸ ou d'usurpateur s'appuyant sur l'armée⁹. Au contraire, Borgia est fièrement proclamé sans ambage comme l'exemple à suivre à la fin du chapitre VII¹⁰ et repris au chapitre XVII quand il s'agit de faire la part de la pitié et de la cruauté¹¹.

Les exemples d'Agathocle et d'Oliverotto da Fermo se présentent donc comme subsidiaires au grand exemple borgien (ils sont traités d'ailleurs beaucoup plus brièvement), dans le cadre du traitement de la place des scélératesses et autres cruautés dans la prise et le maintien du pouvoir. Ces deux-là relèvent, en effet, d'une voie non seulement “scélérate” mais “abominable”, c'est-à-dire d'*uneria scelerata e nefaria*. Or, il ne s'agit pas là simplement d'un de ses doublons fréquents chez Machiavel : *nefaria*, latinisme qui est un hapax dans le Prince, adjectif plus fort que *scelerata*, introduit la problématique de l'excès. Toutefois, Machiavel n'en adopte pas pour autant une posture de jugement moral sur les deux princes évoqués : ils sont là pour être des “exemples” mais sans aucune modélisation à la César Borgia car ils précèdent, illustrent et entraînent, avec et après eux, les derniers paragraphes du chapitre où seront introduites les conclusions théoriques d'ordre général. De plus, si l'on ajoute que, dans le cas de Borgia, au chapitre VII, le récit était précédé par le discours théorique (le chapitre s'achevant sur la conclusion du récit¹²), on relève ainsi dans le bloc VII-VIII une sorte de structure en chiasme (discours/récit puis récit/discours) qui affirme le lien d'interdépendance entre les deux chapitres et les deux énoncés théoriques complémentaires qu'ils comprennent.

De ce fait, le chapitre VIII est accroché au chapitre VII mais, en même temps, il n'en reste pas moins qu'il ouvre lui aussi, dans l'exposition, à une nouvelle catégorie qui, quant à elle, s'annonce autonome : celle des princes qui arrivent au pouvoir "ni par la fortune ni par la vertu". En effet si, d'un côté, dans la série des cas où un homme privé devient prince, les figures d'Agathocle et d'Oliverotto semblent ne pas avoir de véritable autonomie, de l'autre, la taxinomie machiavélienne fait relever Agathocle et Oliverotto d'un autre cas de figure, étranger à l'espace historique de la *virtù*. On semble avoir confirmation de cela quand à la fin du passage sur Agathocle, Machiavel souligne très explicitement, dans une sorte de leçon, que celui-ci ne prit donc le pouvoir ni par la fortune ni par la vertu (VIII, [9] à [12]) :

[9] Celui qui considérerait donc les actions et la vie¹³ de cet homme ne verra¹⁴ aucune chose, ou peu, qu'il puisse attribuer à la fortune puisque, comme il est dit plus haut, ce n'est pas avec la faveur de qui que ce soit, mais au fil des grades de la milice¹⁵, gagnés au prix de mille ennuis¹⁶ et périls, qu'il parvint au principat et s'y maintint ensuite en embrassant tant de partis courageux et très dangereux. [10] On ne peut non plus appeler vertu tuer ses concitoyens, trahir ses amis, être sans foi, sans pitié, sans religion: et de telles façons peuvent faire acquérir le commandement mais non la gloire¹⁷. [11] En effet, si l'on considérait la vertu d'Agathocle pour courir sus au danger et en sortir, et la grandeur de son âme¹⁸ pour supporter et surmonter les adversités¹⁹, on ne voit²⁰ pas pourquoi il devrait être estimé inférieur à quelque très excellent capitaine que ce soit. Néanmoins, sa cruauté sauvage et son inhumanité, jointes à un nombre infini de scélératesses, ne permettent pas qu'il soit célébré parmi les hommes très excellents²¹. [12] On ne peut donc attribuer à la fortune ou à la vertu ce qui fut obtenu par lui sans l'une et sans l'autre.

L'exemple d'Oliverotto semble confirmer ce jugement final péremptoire sur Agathocle puisque jamais Oliverotto n'est qualifié de vertueux : dans une dernière phrase relatant la façon dont Oliverotto et Vitellozzo Vitelli furent étranglés par les hommes de Borgia, Machiavel introduit même une incise lapidaire dans laquelle il souligne cruellement que Vitellozzo avait été le maître des "vertus et scélératesses" d'Oliverotto. La seule vertu d'Oliverotto est une fausse vertu dévoyée qui ne relève que de la scélératesse.

Les choses ne sont pourtant pas si simples! De fait, Agathocle ne fit donc pas preuve des *virtù* d'un "homme excellent"...mais pourtant il possédait les *virtù* d'un "excellent capitaine". De même, dans une tentative de

re-nomination explicite qui est un indice manifeste d'un flottement du concept, Machiavel assure qu'on ne peut appeler *virtù* ce qu'il commit ... mais pourtant il soulignait plus haut, au début du récit exemplaire qu'Agathocle, s'il eut bien une "vie scélérate", accompagna ses scélératesses d'une grande "vertu de l'esprit et du corps" (VIII, [5]).

Les conclusions de ce même chapitre VIII sont marquées en outre par une curieuse incise machiavélienne dans laquelle celui-ci feint de se demander "si du mal il est loisible de dire du bien" : la remarque s'avère chargée d'une subtile ironie machiavélienne mais ressemble aussi à une sorte de restriction, de réflexion intérieure, que l'auteur explicite comme s'il se parlait à lui-même.

Par ailleurs, si l'on revient à la longue citation précédente sur Agathocle on constate que tout ce que paraît reprocher Machiavel à Agathocle relève peu ou prou d'excès que César Borgia a aussi commis ("tuer ses concitoyens, trahir ses amis, être sans foi, sans pitié, sans religion") ! On a l'impression que l'auteur met en place dans ce chapitre VIII un jeu quelque peu vertigineux sur les emplois de la "vertu", dont on peut se demander si elle ne qualifie pas *a posteriori* l'introduction du chapitre comme une sorte de manipulation rhétorique qui tiendrait compte de la *doxa* en lui accordant le minimum de respect nécessaire (*on ne peut quand même pas dire* que tuer, trahir et renoncer à toute pitié et à toute religion soit le fait d'un homme vertueux).

Au début Machiavel nous annonce : "je vais vous parler d'hommes qui n'ont pas pris le pouvoir par leur vertu, ni par la fortune". Mais comme, par ailleurs, il était énoncé dans le chapitre I que les principats nouveaux s'acquièrent soit par la vertu soit par la fortune, il se voit dès lors contraint de créer de toute pièce une troisième catégorie²² ! Mais, dans le même temps, il évoque la vertu d'Agathocle et les pratiques d'Agathocle et d'Oliverotto qui ressemblent fort à celles de Borgia !

Le complexe mécanisme a un but : à partir d'un paradoxe apparent (Borgia, Agathocle et Oliverotto furent tous trois cruels mais seul le premier fut vertueux), le chapitre va servir en fait à distinguer deux types de scélératesses et de cruautés référées au même cas de figure conjoncturel (la prise du pouvoir et sa consolidation). Tout ensemble, Machiavel fait semblant de prendre des précautions par rapport aux reproches qu'on pourrait lui faire, il manifeste son ironie à l'égard de ces postures communes fondées sur une définition abstraite et a-historique du bien et du mal, du vice et de la vertu et, enfin, il fait preuve d'une fausse ingénuité et introduit une interrogation rhétorique, en constatant qu'en définitive, les scélérats comme Agathocle peuvent se maintenir au pouvoir longtemps²³.

Le vrai enjeu de ce chapitre VIII c'est donc bien une définition du bien et du mal en politique. Il se relie directement à cet égard aux chapitres XVII à XIX, en particulier avec le premier de ceux-ci, qui s'interroge sur "la cruauté et la pitié" et sur "l'amour et la crainte" des sujets pour le *Prince*. Ce n'est donc pas un hasard si c'est dans le chapitre XVII que l'on voit revenir l'exemple de Borgia, si les chapitres XVII et XIX comportent quasiment toutes les autres occurrences du mot de *crudeltà* ("cruauté")²⁴, et si le mot de *sceleratezza* ("scélératesse") ne figure que dans le chapitre VIII (hormis une reprise en écho dans la première phrase du chapitre IX). Enfin, c'est bien dans les chapitres XVII et XVIII que se trouve le pré-supposé, l'axiome apparent, qui fonde cette conception du bien et du mal en politique : la constatation apodictique que les hommes sont "méchants" (*tristi*)²⁵ :

De ce fait, un seigneur prudent ne peut, ni ne doit, observer sa foi s'il lui est nuisible de l'observer et si sont éteintes les raisons qui la lui firent promettre. Et si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne serait pas bon : mais *parce qu'ils sont méchants* et qu'ils ne l'observeraient pas à ton égard, toi *etiam* tu n'as pas à l'observer avec eux ; et jamais, à un prince, ne manquèrent des raisons légitimes de colorer son inobservation.

Revenons pour aller plus loin au passage capital de la fin du chapitre VIII ([22] à [25]) sur la distinction entre deux types de cruauté, on constate que Machiavel établit une partition entre deux *usages* de la cruauté :

Certains pourraient se demander comment il se fit qu'Agathocle — et quelque autre de ses semblables — après d'innombrables trahisons et cruautés, pût vivre longtemps en sécurité dans sa patrie et se défendre des ennemis de l'extérieur et que ses concitoyens ne conspirèrent jamais contre lui : puisque bien d'autres, au moyen de la cruauté, *etiam* en des temps pacifiques, n'ont pu maintenir leur Etat, sans même parler des temps incertains de la guerre. Je crois que ceci provient des cruautés mal employées ou bien employées. Bien employées peuvent être appelées — si du mal il est loisible de dire du bien — celles qui se font tout d'un coup, par nécessité de se mettre en sécurité ; et si ensuite on n'y insiste pas mais qu'on les transforme, autant que faire se peut, pour la plus grande utilité des sujets. Mal employées sont celles qui, encore qu'au début il y en ait peu, croissent avec le temps plutôt qu'elles ne s'éteignent. Ceux qui observent la première façon peuvent trouver, auprès de Dieu et des hommes, quelque remède pour leur Etat, comme le fit Agathocle ; quant aux autres, il est impossible qu'ils se maintiennent.

Les cruautés peuvent donc être *bien* ou *mal* employées. Elles sont bien employées à trois conditions : si elles ne s'étalent pas dans le *temps* ; si le recours à la cruauté est dicté par la *nécessité* ; si, enfin, on n'insiste pas par la suite et qu'on les transforme en *utilité* pour les sujets. C'est au prix du respect absolu de ces trois critères que le pouvoir du prince cruel peut se maintenir car il peut être accepté par Dieu — autre signe de l'ironie machiavélienne plus que concession personnelle à une quelconque forme de religiosité — et par les hommes.

Il existe donc un temps, une *nécessité* et un *ordre* de la cruauté. Celle-ci n'est jamais gratuite et personnelle, d'où le fait que l'exemple d'Agathocle soit moins négatif que celui d'Oliverotto (le premier est rappelé à cette occasion mais pas le second). Le prince ne doit pas varier d'attitude en étant tantôt bon tantôt méchant. En effet, le prince doit s'efforcer de commettre les cruautés soit quand son principat est vraiment menacé de l'intérieur (dans ces moments singuliers que peuvent être les conjurations ou les tumultes), soit au début de son principat lorsque son seul objectif est la prise du pouvoir (dans ce moment circonscrit, face à cette "nécessité" spécifique, où il n'est déjà plus un simple homme privé mais pas encore un prince reconnu par les sujets) et non par la suite, quand il a le devoir en tant que prince de veiller à mettre en place un bon gouvernement, à l'image de ce que fit César Borgia pour la Romagne²⁶. Il est notamment inacceptable de prendre prétexte de la moindre crise pour recourir aux cruautés : dans les temps douteux de la guerre, dans ces "temps contraires" qui sont toujours, pour Machiavel, la pierre de touche des bons gouvernants, "ce n'est plus le temps du mal" (VIII, [30]).

La cruauté bien employée est une des composantes de l'ordre princier : elle n'est pas justifiée par la méchanceté des hommes mais par l'efficacité nécessaire de l'action politique. S'il en va ainsi c'est d'ailleurs qu'il n'y a pas de bien ou de mal en soi pour Machiavel : il n'existe que des situations historiques dans lesquelles c'est une bonne ou une mauvaise chose de se comporter de telle ou telle façon car ce qui compte c'est l'adéquation de la façon (du *modo*) aux nécessités, à la "qualité des temps". "Un prince doit savoir prendre la voie du mal" mais seulement "si cela lui est nécessaire" (XVIII, [15]). Il doit d'abord comprendre le mal (XXII, [5]) ou savoir récompenser le bien ou le mal "extraordinaire" (XXI, [9]).

Et on ne peut réduire ce choix à un constat pessimiste sur la condition humaine. Chez Machiavel, bien et mal sont des adverbes beaucoup plus souvent que des substantifs : *on fait bien* ou *on fait mal* plutôt qu'on fait le bien ou le mal. D'ailleurs à deux reprises dans ce même chapitre VIII, l'auteur joue explicitement sur l'articulation de l'adverbe et du substantif

(VIII, [24] : “bien employées sont celles qui —si du mal il est loisible de dire du bien— se font tout d’un coup...” et [30] : “un prince doit vivre avec ses sujets de façon à ce qu’aucun accident, ni en mal ni en bien, ne l’oblige à varier”). C’est la fortune qui à l’occasion est “maligne”, pour l’auteur (dans les derniers mots de la lettre de dédicace) ... et pour César Borgia (VII, [9])²⁷. Ce qui est mauvais c’est le choix (*l’elezione*, VII, [44] et XIII, [4]), la décision (*consiglio*, VIII, [28]), la fortune (XVII, [16]), l’action (XIX, [37]), l’opinion (XX, [19]). Symétriquement, ce qui est bon ce sont les actions (XIX, [37-38]), le gouvernement (III, [13] ; VII, [24] et XXV, [15]), les lois (XII, [3] ; XXIV, [4]), les ordres ou les armes (XII, [3] ; XIX, [7], XXIV, [4]), les amis (XIX, [7]), les exemples (XXIV, [4]), le ministre (XXII, [1] — si le prince est prudent). Quant à la “bonté”, elle n’est attribué qu’à deux hommes : le “pape Léon” (à la fin du chapitre XI) et l’empereur romain Sévère (XIX, [39]). Certes un prince ne doit pas “faire profession d’homme bon” sous peine d’aller à sa ruine (XV, [5]) et il doit “apprendre à pouvoir ne pas être bon” (XV, [6]). Mais, surtout, il doit “en user et ne pas user [de cette bonté] selon la nécessité” : le parallèle s’impose avec les scélératesses et cruautés du chapitre VIII. Rien d’étonnant donc à ce que de façon très guichardinienne Machiavel remarque plus loin (en XXI, [24]) qu’il convient de “prendre le moins mauvais pour bon”.

Il existent donc trois types différents de bonté (ou de méchanceté) : celles qui sont absolues, substantielles et non historiques (très rares chez Machiavel) ; celles qui sont relatives, ponctuelles, en situation (les plus fréquentes) ; celles, enfin, qui sont apparentes et relèvent de l’opinion — illusoire et manipulée — des hommes, de la *daxa*. Ce sont ces dernières qui forgent les “réputations” (XIX, [5]), suscitent ces haines si dangereuses (XIX, [37])²⁸ et servent à Machiavel de révélateur pour l’analyse et pour la description des actions des hommes (XV, [10] ; XVIII, [14]).

Restent pourtant ces fameuses références à la méchanceté quasiment ontologique de l’homme : celles que nous relevions plus haut mais aussi celles qui sont présentes dans le troisième chapitre du premier livre des *Discours*²⁹ et dans le livre VII des *Histoires florentines* (où Machiavel déclare que “les hommes sont plus portés au mal qu’au bien”). Pour éclairer ce point, partons du passage des *Discours* : si Machiavel y déclare bien que “les hommes ne font jamais rien de bien sinon par nécessité”, il nous précise plus haut quelles sont les prémices méthodologiques d’une telle affirmation :

“comme tous ceux qui raisonnent du vivre civil le montrent —et toute histoire en est pleine d’exemples— il est nécessaire à quiconque met en place une république et ordonne des lois en celle-

ci de *présupposer* que les hommes sont mauvais (*rei*), et qu'ils doivent toujours user de la malignité de leur esprit chaque fois qu'ils en ont librement l'occasion; et quand une malignité reste occultée en un temps, cela procède d'une raison occulte, que l'on ne comprend pas parce que l'on n'a pas vu l'expérience du contraire; mais le temps - dont on dit qu'il père de toute vérité — la fait découvrir par la suite”.

La malignité des hommes est une sorte de précaution qui s'inscrit dans le respect de ce qu'ont fait les historiens et les philosophes qui ont réfléchi sur la vie de la cité de toute éternité. Il s'agit donc d'une hypothèse de type prudentiel, littéralement d'un *pré-supposé*. On s'étonnera donc moins dès lors de voir que le texte du *Prince* est moins péremptoire à ce titre que ne le laisseraient supposer les citations fréquentes et répétées des deux mêmes passages des chapitres XVII et XVIII. Quant à “user” de la “malignité de leur esprit”, les hommes ne peuvent le faire que si on leur en laisse librement l'occasion : il s'agit d'une tension potentielle vers le mal plus que d'une caractéristique essentielle et, de ce fait, elle peut être corrigée par les lois et les institutions³⁰. Ces remarques montrent combien il convient de nuancer le *topos* critique d'une anthropologie machiavélienne négative, fondée sur une vision pessimiste de la nature humaine.

La dernière trace de cette historicité du mal et des usages positifs possibles des cruautés, nous la trouvons au début du chapitre XVII, où Machiavel, on l'a dit, revient sur Borgia et sur les cruautés. Elle nous permettra de mettre en évidence l'origine et les raisons de la réflexion sur les “scélératesses”.

[1] Poursuivant et en venant aux autres qualités susdites, je dis que chaque prince doit désirer être tenu pour pitoyable et non pour cruel : néanmoins, il doit prendre garde à ne pas mal user de cette pitié. [2] César Borgia était tenu pour cruel : néanmoins, cette cruauté avait remis en état [aveva racconcia] la Romagne, l'avait unie et l'avait rendue paisible et fidèle. [3] Si l'on considère bien cela, on verra qu'il a été beaucoup plus pitoyable que le peuple florentin, qui, pour éviter le renom d'être cruel, laissa détruire Pistoia. [4] De ce fait, un prince ne doit pas se soucier du nom infame de cruel pour conserver ses sujets unis et fidèles : en effet, avec très peu d'exemples, il sera plus pitoyable que ceux qui, par trop de pitié, laissent s'ensuivre les désordres d'où peuvent naître meurtres ou rapines : car ces choses-là offensent d'ordinaire une communauté tout entière et les exécutions qui proviennent du prince offensent un homme particulier [uno particolare]. [5] Et, parmi tous les princes, le prince nouveau ne peut éviter le renom d'être cruel parce que les États nouveaux sont pleins de dangers.

La phrase nous fait découvrir ce qui anime le propos machiavélien sur les cruautés : Borgia a eu raison d'être cruel car il ainsi permis l'union et la remise sur pied de la Romagne. Et, point capital, Machiavel n'en veut pour preuve que l'incapacité des Florentins, entre 1500 et 1502, à être aussi efficace pour ramener à la raison les factions qui se déchiraient dans leur ville sujette de Pistoia. C'est donc l'incapacité de la république, sa faiblesse endémique qui montre combien sont nécessaires à l'occasion les cruautés bien employées. Plus tard, dans les *Discours*, il reviendra aussi sur cette question de Pistoia pour noter d'ailleurs que "de telles exécutions [tuer les chefs des factions], qui requièrent quelque chose de grand et de généreux, une république faible ne sait pas les faire" (*Discours*, III, 27). C'est pour cela que la dictature provisoire à la romaine mise entre les mains du prince peut sauver la république, et pour cela aussi que ce chapitre VIII nous donne une des clés de lecture et une des raisons de l'écriture même de l'opuscule.

Derrière la question des usages de la cruauté et derrière les deux exemples provocateurs d'Agathocle et d'Oliverotto da Fermo, c'est donc la question de la place et du rôle du nécessaire exercice de la force qui est posé, ouvrant un espace dans la pensée politique où se manifeste la faiblesse structurelle des républiques (de fait, dans le bloc des chapitres VI-VII-VIII la question de la force des "innovateurs" est première³¹). La cruauté — la "violence politique", concept d'ailleurs peu présent dans le *Prince* en tant que tel³² — n'est qu'une question subsidiaire et instrumentale par rapport à la question de la force : une politique de puissance peut ainsi ponctuellement admettre les crimes sans se faire pour autant politique scélérate et criminelle.

Université Paris 8 - Vincennes/Saint-Denis

et CERPPI (Centre de recherches sur la pensée politique italienne,

École Normale Supérieure de Lettres et Sciences Humaines)

NOTES

¹ Le texte qui suit reprend une intervention dans le cadre d'un cycle de lectures machiavéliennes organisées à la Sorbonne en avril-mai 1999.

² Pour le texte intégral de cette lettre je renvoie à la traduction complète et commentée que nous en donnons en annexe à notre édition française du *Prince* (p. 526-544). De même je renvoie à cette édition pour les extraits du *Prince* qui suivent.

³ *Prince*, VII, [27-28] : la mise à mort de Rimirro da Orco, ministre de Borgia, efficace mais trop cruel est exemplaire de la distinction entre la cruauté nécessaire, qui peut être un instrument de la *virtù*, et la cruauté excessive, qui la dessert.

⁴ Appel renforcé par l'interrogation méthodologique sur le rôle de l'*exemplum* et sa compatibilité avec la variation des temps et les nécessités induites par celle-ci (interrogation introduite dans le chapitre VI).

⁵ Voir, pour un plus ample développement de ce qui est posé —et non démontré— dans les lignes qui suivent, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini “Les mots propres et naturels et les termes d'État” ou, dans l'édition du *Prince* citée plus haut, notre postface intitulée “Sur la langue du *Prince* : des mots pour comprendre et pour agir” (p. 545-610).

⁶ Ce chapitre VII faisant d'ailleurs naturellement suite à un chapitre VI qui lui-même étudiait la prise du pouvoir “par la vertu et les armes propres” et qui d'ailleurs ne traitait pas seulement de cela mais aussi de la nature de l'*occasione*.

⁷ Il n'est jamais évoqué dans un autre passage des *Discours* ou du *Prince*.

⁸ *Discours*, II, 13, [3] avec une contradiction par rapport au *Prince* puisqu'il y est affirmé le primat de la *fraude* sur la *forza* et l'inutilité de celle-ci si l'on sait bien user de celle-là.

⁹ *Ibid.*, III, 6, [170] : chapitre sur les conjurations.

¹⁰ *Ibid.*, VII, [42] : “il me paraît même qu'il convient, comme je l'ai fait, de le donner à imiter à tous ceux qui, par la fortune et avec les armes d'autrui, se sont élevés au commandement ; parce que lui qui avait l'âme grande et une haute intention ne pouvait se gouverner autrement”.

¹¹ Cf XVII [2] et [3] : “Cesare Borgia était tenu pour cruel ; néanmoins, cette cruauté avait remis en état la Romagne, l'avait unie et y avait ramené la paix et la fidélité. Si l'on considère bien cela, on verra qu'il a été beaucoup plus pitoyable que le peuple florentin, qui, pour fuir le renom d'être cruel, laissa détruire Pistoia”. Voir aussi le chapitre XIII, [11] : “Je ne craindrai jamais d'alléguer Cesare Borgia et ses actions”.

¹² À cet égard, on remarquera que, contrairement à ce qui est le cas pour Guicciardini dans la *Storia d'Italia*, la suite de la vie de César Borgia n'intéresse pas Machiavel : Borgia n'est pas important comme personne, il ne compte que dans la mesure où il est un des acteurs importants d'une histoire dont le sens se coagule dans le récit “troué” de la geste héroïque et non dans le *continuum* de la biographie.

¹³ Les éditions du *Prince* précédant l'édition critique de Giorgio Inglese avaient ici *virtù* au lieu de *vita* : la leçon retenue ici renforce l'idée d'une fusion entre les actions et la vie (au lieu de mettre en parallèle ce qui est de l'ordre des faits et ce qui est de l'ordre des qualités personnelles). Inglese remarque aussi que cette dictologie synonymique —*actioni e vita*— se retrouve aussi en VI, [10] et en XXVI, [9] (cf *De Principatibus*, p. 102).

¹⁴ Cette rupture de construction —assez fréquente dans le *Prince*— où la concordance des temps attendue n'est pas respectée —puisque le futur de l'indicatif remplace le conditionnel présent— souligne la force et l'assurance de la proposition.

¹⁵ *per i gradi della milizia* : dans ce chapitre la question du *grado* (position, rang, grade) occupe une bonne place (cf *supra* notes 11, 12 et 13) tant pour mettre en évidence l'idée d'une progression vers le pouvoir par étapes que pour insister sur la notion de place privilégiée spécifique.

¹⁶ *disagi*

¹⁷ Cf *Discours*, III, 40 (“comment user de la fraude est chose glorieuse dans les faits de guerre”).

¹⁸ *grandezza dello animo* : c’est le sens classique de la “magnanimité”, assez proche ici de la “vertu” machiavélienne.

¹⁹ *cose avverse* : on retrouve ici ces *tempi avversi* qui sont pour Machiavel, on le sait, la pierre de touche des gouvernants.

²⁰ Cette rupture de construction où la concordance des temps attendue n’est pas respectée - assez fréquente dans le *Prince* - puisque le présent de l’indicatif remplace le conditionnel présent souligne la force et l’assurance de la proposition.

²¹ Cf *Discours*, III, 40, [5] : “dirò solo questo che io non intendo quella fraude esser gloriosa, che ti fa romper la fede data, ed i patii fatti ; perché questa, ancora che la ti acquisti qualche volta stato e regno(...)la non ti acquisterà mai gloria” [=“je dirai seulement ceci : je n’entends pas que soit glorieuse cette fraude qui te fait enfreindre la parole donnée et les accords conclus ; car celle-ci, même si elle te fait quelque fois acquérir un Etat ou un royaume(...) ne te fait jamais acquérir la gloire”]. On peut se demander pourquoi ce qui vaut pour Agathocle n’a pas valu pour César Borgia au chapitre précédent, pour lequel l’admiration de l’auteur ne s’embarrassait pas de telles nuances.

²² Sans compter une quatrième catégorie, avec le sujet du chapitre IX — le “principat civil”.

²³ Au mépris de la justice divine, qui implicitement est raillée en VIII, [22]. Cf Guichardin, *Avvertimenti politiciques*, p. 80-81, *ricordi* XCI et XCII [XCI : “C’est difficilement que j’ai pu me mettre en tête que la justice de Dieu comportât que les fils de Lodovico Sforza dussent, à Milan, détenir le pouvoir que celui-ci s’appropria en scélérat et dont l’acquisition fut cause de la ruine du monde” ; XCII : “Ne dis pas : ‘Dieu a aidé un tel parcequ’il était bon, tel autre a mal fini parce qu’il était méchant’ ; en effet, souvent on constate le contraire. Nous ne devons pas pour autant dire que la justice de Dieu est imparfaite, puisque ses décisions sont si impénétrables que c’est à juste titre qu’on les nomme *abyssus multa*”].

²⁴ En dehors d’une référence à la “cruauté de l’ennemi” en X [11], d’une remarque sur la *pietosa crudeltà* de Ferdinand le Catholique en XXI [5] et d’une condamnation des exactions des “barbares” en Italie en XXVI [6].

²⁵ *Prince*, XVIII [9]. Voir aussi XVII [11] : “l’amour tient par un lien d’obligation qui, *puisque les hommes sont méchants*, est brisée par ceux-ci à la moindre occasion qui comporte une utilité personnelle, mais la crainte tient par la peur d’être puni, qui ne t’abandonne jamais” et XVIII [14] : “Et il faut comprendre ceci, à savoir qu’un prince, et surtout un prince nouveau, ne peut observer toutes ces choses grâce auxquelles les hommes sont appelés bons, car il lui est souvent nécessaire, pour maintenir son Etat, d’œuvrer contre la foi, contre la charité, contre l’humanité, contre la religion.”

²⁶ De façon significative, la seule occurrence de *crudeltà* dans le chapitre VII —en VII, [27]— concerne le moment où Borgia décide de changer de méthode de gouvernement et de faire cesser les “rigueurs” (*rigorosità*) de Rimirro da Orco.

²⁷ Il est d’ailleurs étonnant de voir que, si l’on rappelle qu’il s’agit là des deux

seules occurrences de l'expression ("la malignité de la fortune"), un étrange parallèle entre l'auteur et Borgia est ainsi établi — involontairement ? — dans le texte...

²⁸ La *buine*, qu'il convient absolument d'éviter, est un des thèmes essentiels dans le groupe des chapitres XVII à XIX.

²⁹ Guicciardini critiquera cette opinion dans ses *Considérations* (cf *Considérations à propos des Discours de Machiavel*, p. 54-55).

³⁰ On est ici très proche d'une position de type guichardinienne telle qu'elle est synthétisée dans le *Dialogue sur la façon de régir Florence* (in *Œuvres politiques*, p. 171 qui développe le propos du *ricordo* 134 cité plus loin) ou dans les *ricordi* (cf *Avertissements politiques*, p. 99-100, 57-58, 131) — à condition de mettre en relation les *ricordi* 134 ("Tous les hommes, par nature, sont plus enclins au bien qu'au mal, et il n'en est aucun qui, si quelque considération ne l'entraîne pas à l'opposé, ne fasse plus volontiers le bien que le mal ; mais la nature des hommes est si fragile et, dans le monde, les occasions qui invitent au mal sont si fréquentes que les hommes se laissent facilement détourner du bien. Voilà pourquoi les sages législateurs inventèrent peines et récompenses : ce qui ne fut rien d'autre que vouloir, par l'espoir et par la crainte, maintenir les hommes dans leur inclination naturelle") et 135 ("S'il se trouve quelqu'un qui, par nature, soit enclin à faire plus volontiers le mal que le bien, n'hésitez pas à dire que ce n'est pas un homme mais une bête ou un monstre, puisqu'il lui manque cette inclination naturelle à tous les hommes") avec les nuances que leur apportent d'autres *ricordi* comme le 41 ("Si les hommes étaient bons et prudents, celui qui a la charge d'autrui devrait légitimement, user plus de la douceur que de la sévérité ; mais, puisque la plupart des hommes ont peu de bonté ou peu de prudence, il faut davantage faire fond sur la sévérité ; et qui l'entend autrement se trompe (...)") ou le 201 ("(...) il y a plus d'hommes mauvais que de bons surtout quand sont en jeu les biens et le pouvoir (...)").

³¹ Il n'est que de penser au passage sur les prophètes armés et les prophètes désarmés au chapitre VI.

³² Les occurrences sont au nombre de trois : au chapitre VIII, à propos de l'attitude d'Agathocle face au sénat, au début du chapitre IX (pour mettre en rapport "les scélératesses" et "tout autre intolérable violence") et, enfin, au chapitre XXV pour opposer la violence et l'art.

ŒUVRES CITÉES

Machiavelli, Niccolò (Machiavel), *Le Prince / De Principatibus*, traduction, commentaire, introduction et postface de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, PUF, 2000

Machiavelli, Niccolò, *De Principatibus*, edizione critica a cura di Giorgio Inglese, Rome, Istituto storico italiano per il Medioevo, 1994

J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini "Les mots propres et naturels et les termes d'Estat", à paraître dans *Études machiavéliennes*, Lyon, ENS Editions.

Guicciardini Francesco (Guichardin), *Avertissements politiques*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini (eds), Paris, Le Cerf, 1988

Guicciardini Francesco, *Considérations à propos des Discours de Machiavel*, Lucie De Los Santos (ed.), Paris, L'Harmattan, 1997

Guicciardini, Francesco, *Écrits politiques*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini (eds), Paris, PUF, 1997